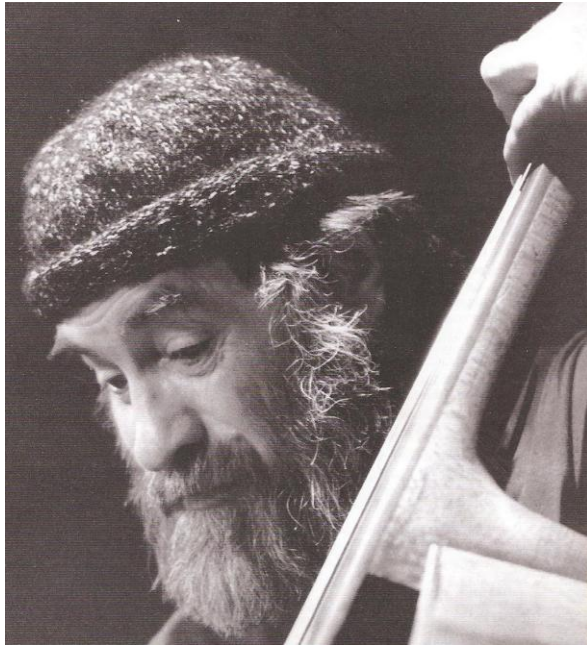


Popol le passeur

Né en 1948, barbu et le bonnet vissé sur la tête pour l'éternité, Popol Lavanchy a d'abord gagné sa croûte comme facteur, instituteur, psychologue et éducateur avant de devenir musicien professionnel, compositeur et contrebassiste.



(© Photographie Gaston Lamon)

C'est qu'il avait la musique dans le sang, Popol, et après des études aux conservatoires de Lausanne et de Genève, il fonde le QUINTETTE POPOLIEN, avec au trombone Jean-François Bovard. C'est le début d'une longue collaboration, Popol devenant aussi le contrebassiste de la Compagnie d'Eustache, dirigée par Bovard. L'Association Eustache est née de la rencontre de ces deux formations, ouvrant un véritable chantier de création musicale.

Popol collabore en outre régulièrement, comme compositeur et accompagnateur, avec des chansonniers, des auteurs ou des comédiens, comme votre serviteur, Thierry Romanens, Jacques Probst ou Claude Thébert. Il anime aussi des ateliers d'improvisation.

Popol, célèbre contrebassiste romand, compère de mes tours de chant depuis plus de vingt ans, a effectivement été facteur à Blonay. Il me le confirme, assis en face de moi dans mon salon des Accordailles. Nous devisons fraternellement.

«Tu vois, Dominique, j'étais homme de <lettres>, je suis devenu homme de notes, mais je joue toujours le même rôle: faire passer quelque chose qui ne vient pas de moi. Je transmets des messages. Quand je suis sur scène, je me sens bien lorsque je fais passer quelque chose. Je suis au service de ce quelque chose. Un peu comme le passeur qui aide les gens à embarquer et à traverser la rivière. Je communique. Ce n'est pas moi qui écrit l'histoire, je ne fais que la raconter. Sur scène, quand le courant passe, c'est une grande joie. C'est là que j'existe le plus. Je me sens reconnu par ceux qui écoutent. Mais ce que je donne, je ne sais pas d'où ça vient. C'est le contraire du star système, des vedettes du show-biz, ou de la politique. Je ne suis ni un dictateur à la Hitler, ni un Jésus superstar. Je ne suis qu'une pièce du puzzle: je joue, les gens m'écoutent, mais nous faisons tous partie du même orchestre. Je suis vraiment qu'un passeur. On laisse alors tomber tout ego et toute possession. C'est le règne de la liberté et de la gratuité. Quand je suis reconnu dans ce rôle de passeur, j'exulte de joie, tel un oiseau électrisé par son chant. Je suis l'instrument des muses. Un peu comme le filament d'une ampoule. L'électricité passe dans le fil, il rougit, et la lumière est. Quand je joue, je deviens rouge comme le filament de l'ampoule. Je ne suis pas une idole ni une vedette, mais je ne suis pas humble pour autant. <L'humilité est la pire des vanités>, dit, je crois, La Rochefoucauld. Je revendique ma présence, mon droit de passeur. Je suis un simple artisan, comme dit le grand Brel de son métier de chansonnier. Quand mes compétences sont reconnues, que je peux jouer mon rôle de passeur, alors ma joie éclate. Quand le public me confère ce rôle et me dit: <Nous avons passé un bon moment, merci!>, je suis heureux. Je ne me considère nullement comme un créateur. Il y a une notion de transcendance. Tout tourne autour de la mort, l'amour, la vie.

Il s'agit de faire chanter, d'évoquer tout cela par des textes, de la musique, mais on n'a rien inventé, ni la mort, ni l'amour, ni la vie. On reçoit tout cela.»

Et l'amitié, Popol?

« Ce qui nous lie, entre musiciens, c'est d'être en marge d'un monde régi par l'économie, la puissance, le profit. Nous mettons l'accent sur d'autres valeurs que celles vantées par la société de consommation, comme l'est par exemple la valeur du travail qui envahit tout. Moi, je n'ai jamais l'impression de travailler quand je suis sur scène ou que je compose. Il n'y a pas de dichotomie entre le temps de scène, de répétition ou de boire un coup. Le repas pris ensemble est une manière de communier entre nous. On apprend à se connaître et c'est cette fraternité qui rejaillit sur scène. Nous constituons un groupe complice où il y a reconnaissance de l'autre et quand t'es reconnu, t'es heureux. Ce qui me guide depuis que je fais de la musique, c'est cette reconnaissance. Les gens disent qu'ils m'aiment bien et moi j'ai de la joie de jouer pour eux. Un peu comme un cuistot qui mijote de bons petits plats. On lui dit «C'est bon!» et il a plaisir à retourner à ses fourneaux le lendemain. Si on lui dit à chaque fois, «C'est pas bon, c'est trop salé!», il devient aigri et cesse de faire à manger. Mais moi, une fois de plus, je n'invente rien. Je ne fais que de faire passer.»

Tu m'as dit un soir en revenant d'un spectacle: «Tu es peut-être le seul qui me fait douter de... mon athéisme.»

«Effectivement, je ne suis pas «croyant», comme on dit. J'ai participé à un hommage en musique à Omar Khayyâm. Il est né en Iran, en 1048, et écrivait des roboïats (n.d.l.r.: quatrains, en persan, courts poèmes improvisés, jeux de langage, commentaires et méditation). C'était aussi un scientifique très connu dans tout le monde arabe. En revanche, comme poète, il a été longtemps ignoré. C'était un philosophe, un libre penseur, pas du tout religieux. Il a dit, en poète, la sagesse, le vin, l'amour et la fugacité de l'existence et dénoncé l'hypocrisie du savoir scientifique et du pouvoir religieux. Je rejoins assez ce penseur. Après tout nous ne sommes qu'une petite poussière. Mais, à laquelle on doit le respect, si petite soit-elle, comme le chante Omar:

«Chaque atome trouvé sur le bord du chemin
Fut soleil rayonnant, étoile du matin.

Brosse donc sur ta manche humblement la poussière,
Un beau visage est là, caché dans chaque grain.»

Oui, nous sommes faits de toute une pléiade d'atomes. Et nous leur devons attention.»

Ça me fait penser à François d'Assise, qui voyait des pierres précieuses dans les cailloux du chemin. Ou à ce paysan de ma région, qui caresse la brebis en lui souhaitant bon courage en route pour la boucherie. Quelle attention à la création!»

«J'ai peine à croire à cette force de la foi que je devine en toi. Je me sens simplement traverser de lumière, comme un filament. Je me méfie de l'Eglise, comme de toute institution. Je suis un peu existentialiste. Je suis heureux quand on reconnaît mon existence. J'aime évoluer dans un entourage qui me reconnaît et à qui je donne des signes de reconnaissance.»

Et Popol cite encore Omar Khayyâm dans sa façon de prier, à laquelle il adhère:

« Ma façon de prier?
Je contemple une rose,
Je compte les étoiles,
Je m'émerveille de la beauté de la création... »

Popol, il t'est arrivé récemment une « sacrée bricole »: tu as affronté un cancer?

«Oui, ça ébranle. On prend conscience qu'on n'est qu'une petite chose. Qu'on n'est pas éternel. Quand je me suis réveillé de l'opération, un moment complètement paralysé, je me suis demandé si je pourrai encore jouer de la musique. Il y a là tout un travail d'acceptation. Mais dans ces moments, il faut réfléchir à ce qu'on peut encore faire et non pas à ce qu'on ne peut plus faire. Par exemple, je prends maintenant plaisir à marcher avec une canne. C'est marrant. Un peu comme dans le jeu du grand-père boiteux de notre enfance.»

Alors Popol me montre fièrement sa canne. Époustouflant. On se croit en plein conte. Sa canne, c'est une superbe et longue flûte baroque sculptée, retrouvée dans le grenier de son père. Un ami lui a fabriqué un pommeau. Elle donne vraiment envie de marcher, de partir en fanfare. Et elle joue! Popol approche la canne de ses lèvres. Une musique enchantée en sort, à conjurer tous les mauvais sorts. Le Poverello jouait sans doute du violon, un bout de bois en guise d'archet, avec autant de bonheur.

«Tous les matins je ris de moi. Je me fous gentiment de ma poire. Oui, l'humour c'est important dans ces moments. Ainsi, j'ai ri quand j'ai appris que j'avais un cancer: «Ben, tu vois, tu n'es pas immortel, tu y passeras aussi, comme tout le monde»».

Je raccompagne Popol dehors. Madeleine remonte la Corniche comme chaque jour, à bord de son fauteuil roulant électrique. Elle nous salue gaiement. Je dis à Popol: «A la petite Coopé de Cully, la caissière lui prend porte-monnaie et billet à commission et lui fait ses emplettes, plantant tout, clients et caisse, dès qu'elle la voit trompétant devant l'entrée du magasin. Madeleine insuffle un véritable vent de charité festive autour d'elle.» Popol me répond:

«Lors de mon récent voyage en Inde, j'ai fréquenté un homme araignée qui marchait accroupi, tout ratatiné sur lui-même. Mais cette joie qu'il avait! Il rayonnait. C'était mon soleil quand je le croisais. Et ici, les gens tirent la gueule dans leur Jeep 4 X4. C'est qu'il y a vraiment autre chose qui existe. C'est clair. Et c'est ça qu'il nous faut absolument trouver!»

Propos recueillis par Dominique Scheder
Pour Message franciscain janvier 2009